

## **Opinião dos Especialistas – O mundo e a Covid -19**

A pandemia do Covid-19 fez com que cada indivíduo, agora convivendo com as restrições impostas para conter uma catástrofe mundial de saúde, tivesse que refletir sobre valores e ações que configuravam nosso dia a dia.

Nesse contexto, sentimos a necessidade de propor, em nosso espaço de compartilhamento de informações e conhecimentos, uma discussão sobre a pandemia e suas implicações. A *Revista Psicopatologia Fenomenológica Contemporânea*, dessa forma, apresenta uma seção especial intitulada "Opinião dos Especialistas", em que pretendemos convidar importantes autores do campo da Psicopatologia Fenomenológica para apresentar sua experiência em primeira pessoa e proporcionar novos olhares sobre o momento atual em seu contexto individual e coletivo e, quem sabe, iluminar caminhos para o futuro.

Para iniciar nossa discussão, esta edição de maio de 2020 conta com as ricas contribuições do Prof. Dr. Jean Naudin, (França). A reflexão desse autor foi instigada a partir de dois questionamentos propostos pelos editores da rPFC:

- A partir de sua formação pessoal, conhecimento teórico e experiência cultural, como descreveria os fenômenos do medo e da expectativa vivenciados pelos indivíduos durante a pandemia e a quarentena?
- Qual sua análise sobre as relações dialéticas entre restrição versus liberdade e risco versus saúde presentes na atual situação da pandemia?

La pandémie nous impose une véritable suspension du temps et du monde qui nous plonge activement dans une attitude de doute radical que les philosophes grecs appelaient *epoché*. Ce que nous faisons naturellement jusqu'à l'annonce du confinement: nous déplacer librement, se réunir, se toucher, s'embrasser, boire et manger ensemble, nous ne pouvons plus le faire, nous devons même nous l'interdire. Cette méthode, imposée par le virus autant que par nos gouvernants qui cherchent à la contrôler n'est pas très éloignée de ce que Husserl appelait aussi « réduction » et qui fait voir clairement comment nous vivons notre relation au monde.

La France en plein confinement ressemble à un désert aux mains d'un ennemi invisible. Le virus est partout et les rares personnes que l'on croise se méfient les unes des autres comme si chacun pouvait à l'autre porter la mort avec la vie. Marseille, où j'habite, est devenue une ville fantôme. Cette situation est plus qu'inconfortable, elle modifie la qualité et la nature même de l'expérience du temps. Il s'allonge ou se raccourcit démesurément durant la journée. Comme beaucoup de gens je dors peu. J'ai, contrairement à tant d'autres autour de moi, la chance de travailler et de pouvoir me déplacer vers mon lieu de travail. Je le fais encore plus, ce à quoi m'oblige ma fonction de soignant. Ma présence au travail s'est intensifiée dans cette période de crise, pour des motifs qui ne sont pas tous glorieux : j'ai la chance un peu coupable de rencontrer de nombreuses autres personnes alors que cela est interdit à presque tous. Mais mon travail est étrangement modifié par la situation de devoir soigner à distance, souvent par téléphone, sans pouvoir se voir ni se toucher, le sourire caché par un masque. Mes collègues et moi avons beau nous trouver dans des bureaux voisins, nous nous réunissons sur *ZOOM* ou sur *WhatsApp*.

Le monde est devenu absurdemement maniéré, nous vivons enfermés dans des boîtes et des cadres. Les rapports de distance et de proximité qui font l'équilibre naturel des relations intersubjectives est profondément bouleversé et je commence à comprendre en vivant intimement ce dérangement combien la constitution du temps présent, ce que l'on peut appeler un peu pompeusement sa fonction transcendantale, est entrelacée à celle de l'autrui. Quand on ne peut ni voir le visage en se parlant, ni toucher et être touché par l'autre, le monde court le risque de se désincarner, la chair même du monde de se dénaturer, le temps de s'évider sans mesure. Au creux de ce temps évidé se tapit ce que Schutz appelait l'anxiété primordiale. Cette anxiété est celle de la mort. C'est un effroi (ce mot seul est à la hauteur de cette anxiété), qui n'apparaît pas en temps ordinaire. J'ai croisé des soignants en réanimation confrontés à la mort de leurs patients, en maison de retraite à des personnes qui meurent, seules et en masse, isolées

sans que leurs proches puissent les visiter, dans une totale solitude. J'ai dû hospitaliser un médecin qui n'avait pas supporté l'angoisse d'un autre médecin lorsqu'il avait tant de mal à respirer. Beaucoup d'entre eux ont alors manifesté ce que la psychiatrie classique appelle, dans sa violence catégorielle, un trouble de l'humeur, un état maniaque, un état mixte, et qui n'est autre qu'une forme profonde de détresse, liée au temps vécu en tant que tel et qui prend le pas sur l'expérience naturelle, une forme tyrannique de l'expérience vécue.

Avant la pandémie et le confinement, il y a quelques jours à peine, nous vivions dans un monde où, sous le couvert de nos activités et préoccupations quotidiennes, le doute semblait exclu et cette exclusion du doute autorisait du même coup la liberté, certes toujours moralement relative, de l'action. La plupart des choses dans ce monde, nous qui croyions être des gens normaux, semblaient aller de soi. Certes il y a parfois des choses qui nous choquent, contre lesquelles nous combattons, des choses qui nous effraient, que nous évitons autant que possible, et bien souvent, par-dessus tout, des choses que nous aimons, comme la fête, la nature, le sport, les bons repas, la famille, les amis, le cinéma. Tout ce qui allait de soi dans le présent du maintenant n'est pas fini: nous savons que ce n'est pas pour toujours. Mais ce qui est maintenant est suspendu, remis à plus tard sans connaître la date. Maintenant n'est plus qu'une question, quand nous nous élançons vers l'autre la main ou la joue tendue et qu'il se retire brutalement en nous offrant un «geste barrière», autrement dit juste une barrière que l'on a espéré pouvoir sauter, sans succès, déception permanente et première du geste qui se révèle un obstacle, à la main tendue, au maintenant. Tous les mouvements positifs, les émotions, les gestes, les emojis, les vidéo-conférences, les efforts que chacun fait pour entrer en contact avec l'autre et lui tendre la main, d'une fenêtre à l'autre, sans sortir de chez soi, et en frappant des mains (en France à vingt heures chaque soir des gens au balcon frappent des mains pour remercier les soignants), sont des compensations bienfaites, des ponts jetés par-dessus l'effroi que nous impose le fait de se savoir mortels, et de sentir le froid de notre condition quand c'est le temps lui-même qui s'arrête. Toutes ces compensations bienfaites sont tendues vers l'autre comme une forme d'amour dont nous venons à nous demander, une fois qu'il nous manque, si nous avons vraiment su le donner et le recevoir. Nous souhaitons plus que jamais que l'autre soit lui-même, qu'il le soit enfin ou qu'il le soit encore. Nous souhaitons que l'autre, comme nous-même espérons pouvoir le faire, abandonne son masque et son costume, son *vêtement d'idées*, pour reprendre un mot que Husserl employait dans la *Crisis* pour dénoncer l'erreur fondamentale du positivisme: avoir manqué le sujet, le soi-même, l'ipséité.

J'ai souvent depuis deux mois passé ce temps de l'*époché sanitaire* à écrire à son sujet, une autre forme de travail.

Etonnamment, Marseille, la ville où je travaille, est la ville d'où est partie dans le monde entier une nouvelle controverse scientifique, celle de la chloroquine (en fait : hydroxychloroquine), un lointain dérivé du quinquina, cet arbre dont nous (si tant est que nous avons encore malencontreusement quelques points communs avec les jésuites et le marquis de Chinchon), occidentaux et conquérants, avons volé le secret aux indiens de la Cordillère. La chloroquine a fait un tabac. Les marseillais ont fait de longues queues devant l'IHU, pour y être testés et soignés. Et même notre président Macron a rendu visite au Professeur Raoult qui l'a, c'est un mot qu'il emploie parfois, inventée, tout au moins pour cette indication. Même le président Trump prend de la chloroquine. Sait il que le Professeur Raoult, que le président américain nomme régulièrement l'inventeur de la chloroquine, cite Husserl? Didier Raoult a cité la *Crisis*, ainsi que Feyerabend, dans une tribune du journal *Le Monde*, pour défendre son point de vue sur la méthode scientifique et le danger que représentent nos vêtements d'idées quand les scientifiques les plus bureaucrates font la loi au nom du positivisme ambiant.

Le positivisme est un des instruments utilisés par les bureaucraties totalitaires. Il se répand en France comme au Brésil, aux Etats-Unis comme partout dans le monde, comme une religion et son orthodoxie vaut celle de l'inquisition. Ce n'est pas des autres que nous devons nous méfier mais de lui, Auguste Comte, le bureaucrate en chef. La devise du Brésil lui est empruntée : elle cite dangereusement ensemble, comme liés à l'origine, l'ordre, l'amour et le progrès. La méthode - nous apprend la phénoménologie - lorsqu'elle se fait l'allié inconditionnel de l'ordre et du progrès trace aussitôt la voie du conformisme, l'avancement de ce que Kuhn appelait la science normale, et le service qu'elle rend sans critique aux pouvoirs politiques dans nos pays masqués.

Nous (notre petit groupe de psychopathologues et un immunologue travaillant à l'IHU avec le Pr. Raoult) avons écrit un article pour soutenir l'idée qu'il fallait, en cas d'urgence sanitaire pratiquer une méthode active, participative, pragmatique, proche de la recherche-action, ciblée sur la vie (*Life-First*) et non pas sur la norme (*Norm-First*), celle ses essais cliniques randomisés qui prennent un temps fou pour se mettre en place en jouent souvent pour recruter sur l'injustice épistémique. Nous sommes en France sous un régime appelé «état d'urgence». Les libertés et les droits élémentaires du citoyen (la liberté d'aller et venir

librement, celle de se réunir librement, celle de manifester) sont freinées, pour ne pas dire entravées. Ce n'est pas le virus qui en est responsable.

L'époché sanitaire révèle la dimension profondément politique de l'alliance, si vite proche de la confusion, de la science et du pouvoir. Les questions de la liberté et de l'autonomie sont posées en tant de pandémie sous un jour différent. Le virus appartient à la nature, il n'est pas un être vivant, il n'est même pas sûr qu'il ne faille pas questionner en pensant à lui notre vêtement darwinien. La théorie de l'Evolution est à nouveau confrontée à celles, religieuses, de la rétribution et de la grâce. La nature ne nous montre-t-elle pas que nous avons, nous les hommes, ce que nous méritons après l'avoir tant maltraitée. Une théorie qui se répand par delà les frontières fait de la pandémie la vengeance de la nature. Nous apprenons en temps de pandémie - pourvu que cela dure - à vivre en prenant des précautions. Le principe précaution est à l'ordre du jour. La norme du soi est pour nous tous à chercher dans son lien à la nature. Nous devons repenser la lutte du soi pour la vie comme une lutte pour la reconnaissance, qui croise nécessairement le chemin d'une lutte conjointe pour la santé et la nature.

Pr. Jean NAUDIN,

Psychiatre, docteur en philosophie,

Chef de Service à l'Assistance-Publique / Hôpitaux de Marseille

---

A pandemia nos impõe uma verdadeira suspensão do tempo e do mundo que nos faz mergulhar ativamente numa atitude de dúvida radical que os filósofos gregos chamaram *epoché*. O que fazíamos normalmente até o anúncio do confinamento – circular livremente, reunirmo-nos com amigos, tocar uns aos outros, abraçarmo-nos, comer e beber juntos – já não podemos fazer, devemos, aliás, privar-nos disso. Esse modelo, imposto tanto pelo vírus quanto por nossos governantes que, por sua vez, tentam controlá-lo, não está muito longe daquilo que Husserl chamou de “redução” e que deixa claro o modo com que vivemos nossa relação com o mundo.

A França, em pleno confinamento, parece um deserto nas mãos de um inimigo invisível. O vírus está em toda parte e as raras pessoas com as quais cruzamos desconfiam umas das outras como se o outro representasse uma ameaça à vida. Marselha, onde eu moro, tornou-se uma cidade fantasma. Esta situação é mais do que desconfortável: ela modifica a qualidade e a própria natureza da experiência do tempo. Ele se estende ou se encurta desmesuradamente ao longo do dia. Como muitas pessoas, durmo pouco. Ao contrário de muitos outros ao meu redor, tenho a sorte de poder trabalhar e de me locomover até o meu local de trabalho. Minha presença no trabalho se intensificou neste período de crise, por motivos nem sempre gloriosos: tenho a sorte de me sentir um pouco culpado por encontrar muitas pessoas quando isso é proibido a quase todos. Mas meu trabalho foi estranhamente modificado pela situação de ter de cuidar a distância, muitas vezes por telefone, sem poder ver ou tocar, o sorriso encoberto por uma máscara. Meus colegas e eu podemos estar em escritórios vizinhos, mas nos reunimos pelo *ZOOM* ou pelo *WhatsApp*.

O mundo modela-nos absurdamente, vivemos enclausurados em caixas e molduras. As relações de distância e de proximidade que compõem o equilíbrio natural das relações intersubjetivas estão profundamente perturbadas e começo a compreender, vivendo intimamente esse desequilíbrio, o quanto a constituição do tempo presente, a qual podemos pomposamente chamar de sua função transcendental, está relacionada àquela da intersubjetividade. Quando não se pode ver o rosto enquanto se fala, nem tocar e ser tocado pelo outro, o mundo corre o risco de se desencarnar, a própria carne do mundo se desnatura, o tempo se esvazia desmesuradamente. Na fissura deste tempo esvaziado é que se apresenta aquilo que Schutz chamou ansiedade primordial. Esta ansiedade é a da morte. É um pavor (somente esta palavra pode representar essa ansiedade) que não aparece nos tempos comuns. Encontrei profissionais que realizam ressuscitação cardiopulmonar confrontados com a morte de seus pacientes em um lar de idosos, que, solitários, morrem em massa, sem que seus entes queridos possam visitá-los; em total solidão. Tive de internar um médico que não suportou a agonia de outro médico enquanto este mal conseguia respirar. Muitos dentre eles então manifestaram o que a psiquiatria clássica chama, em sua violência categórica, um transtorno de humor, um estado maníaco, um estado misto, mas que nada mais é do que uma forma profunda de angústia ligada ao tempo vivido enquanto esvaziamento e que tem precedência sobre a experiência natural, uma forma tirânica da experiência vivida.

Antes da pandemia e do confinamento, há apenas alguns dias, vivíamos em um mundo onde, sob o disfarce de nossas atividades e preocupações diárias, a dúvida parecia excluída e essa exclusão da dúvida autorizava, ao mesmo tempo, a liberdade de ação, sempre moralmente relativa. Para nós, que acreditávamos ser pessoas normais, a maioria das coisas deste mundo parecia óbvia. Certamente, por vezes há coisas que nos chocam, coisas contra as quais lutamos, coisas que nos assustam, que evitamos ao máximo. E, muitas vezes, há também coisas que amamos, como festas, natureza, esporte, boas refeições, família e cinema. Tudo aquilo que é evidente no momento presente não tem um fim: sabemos que isto não é para sempre. Mas o agora está suspenso, postergado, sem sabermos até quando. Hoje, estender a mão à outra pessoa ou inclinar-lhe o rosto para cumprimentá-la e ela afastar-se bruscamente – oferecendo-nos um gesto-barreira – já não mais representa uma questão. Dito de outro modo, barreira esta que esperávamos poder ultrapassar; sem sucesso. Decepção permanente e primeira face ao gesto que se revela um obstáculo, face à mão estendida, ao agora. Todos os movimentos positivos – as emoções, os gestos, os emojis, as videoconferências, os esforços que cada um faz a fim de entrar em contato com o outro e estender-lhe a mão de uma janela à outra, sem sair de casa, e as palmas (na França, todas as noites às 20h, as pessoas, nas varandas, batem palmas aos profissionais da saúde) – são compensações benévolas, são como pontes lançadas para além do pavor que nos coloca diante do fato de nos sabermos mortais e de sentir a algidez da nossa condição quando, em verdade, é o tempo, ele mesmo, que para. Todas essas compensações benévolas são direcionadas ao outro como uma forma de amor, uma vez que nos faz falta, se é que soubemos, alguma vez, como verdadeiramente dar e receber. Mais do que nunca, desejamos que o outro seja ele mesmo, que ele seja, finalmente, ou que seja ainda. Desejamos que o outro, como nós mesmos esperamos poder fazer, abandone suas máscaras e fantasias, sua *roupagem de ideias*, para utilizar-se de uma palavra que Husserl empregou na *Crisis* para denunciar o erro fundamental do positivismo: ter se *esquecido* do sujeito, do si-mesmo, da ipseidade.

Nos últimos dois meses, passei esse tempo de *époque sanitaire* escrevendo a seu respeito, uma outra forma de trabalho.

Surpreendentemente, Marselha, a cidade onde trabalho, é a cidade de onde partiu, para o mundo inteiro, uma nova controvérsia científica, a da cloroquina (hidroxicloroquina), um derivado distante da quina, árvore da qual nós (se é que, infelizmente, ainda temos algo em comum com os jesuítas e com o marquês de Chinchon), ocidentais e conquistadores, roubamos o segredo dos índios da Cordilheira. A cloroquina causou furor. Os marselheses fizeram longas

filas diante do Hospital Universitário para serem testados e tratados. Mesmo o nosso presidente, Macron, visitou o Professeur Raoult, que a inventou – e este é um termo que, por vezes, ele mesmo emprega, pelo menos neste caso. Até mesmo o presidente Trump utiliza a cloroquina. Saberá ele que o Professeur Raoult, que o presidente americano nomeia, regularmente, como o inventor da cloroquina, cita Husserl? Didier Raoult citou a *Crise*, assim como Feyerabend, em uma coluna do jornal *Le Monde*, para defender seu ponto de vista sobre o método científico e o perigo que nossas vestimentas de ideias representam quando os cientistas mais burocráticos aplicam a lei em nome do positivismo ambiental.

O positivismo é um dos instrumentos utilizados pelos burocratas totalitários. Espalha-se pela França, pelo Brasil, pelos Estados Unidos e por todo o mundo, como uma religião e sua ortodoxia equivale à da Inquisição. Não é dos outros que devemos desconfiar, mas dele, Auguste Comte, o burocrata por excelência. O lema do Brasil, estampado em sua bandeira, foi, aliás, emprestado dele: ele cita, perigosamente juntos, como que ligados desde a origem, a ordem, o amor e o progresso. Quando o método – aprendemos com a fenomenologia – se torna aliado incondicional da ordem e do progresso, traça, imediatamente, o caminho do conformismo; o avanço daquilo que Kuhn chama ciência normal e o serviço acrítico que ela presta aos poderes políticos em nossos países mascarados.

Nós (nosso pequeno grupo de psicopatologistas e um imunologista, trabalhando no Hospital Universitário com o Professor Raoult) escrevemos um artigo para sustentar a ideia de que seria necessário, no caso de urgência sanitária, implementar um método ativo, participativo, pragmático, próximo da pesquisa-ação, focada na vida (*Life-First*) e não na norma (*Norm-First*), com seus ensaios clínicos randomizados, que levam tempo a ser organizados. E é devido a esse aspecto que, frequentemente, são realizados recrutamentos baseados em injustiças epistêmicas. Estamos, na França, vivendo sob um regime chamado “estado de urgência”. As liberdades e os direitos básicos do cidadão (o direito de ir e vir livremente, o direito de reunir-se livremente, de se manifestar) estão suspensos, para não dizer impedidos. Não é o vírus o responsável por isso.

A *époque* sanitária revela a dimensão profundamente política da aliança, tão próxima da confusão entre ciência e poder. As questões de liberdade e de autonomia são colocadas, em meio à pandemia, sob uma luz diferente. O vírus pertence à natureza, não é um ser vivo, nem sequer se tem a certeza de que ele não deva ser questionado pensando em nossas roupagens



darwinianas. A teoria da Evolução é novamente confrontada com as teorias religiosas da retribuição e da graça. A natureza não nos mostra que nós, homens, teremos o que merecemos depois de tanto termos abusado dela. Uma teoria que se expande pelas fronteiras faz com que a pandemia se torne a vingança da natureza. Aprendemos, em tempos de pandemia – e enquanto ela durar – a viver tomando precauções. A principal precaução é manter a ordem do dia. A nossa diretriz deve ser a procura do vínculo com a natureza. Devemos repensar a nossa luta como uma luta pelo reconhecimento, que é, necessariamente, uma luta pela saúde e pela natureza.

Prof. Dr. Jean NAUDIN,

Psychiatre, docteur en philosophie,

Chef de Service à l'Assistance-Publique / Hôpitaux de Marseille

Tradução de Alice Martinelli Fromer

Licenciada em Filosofia pela Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa; graduanda em

Pedagogia pelo Instituto Singularidades

Revisão Científica de Flávio Guimarães-Fernandes

Médico Psiquiatra (FMUSP); Pós Graduado em Psicopatologia Fenomenológica (FCMSCSP);

Médico Voluntário no Instituto de Psiquiatria (HCFMUSP)